

La folie féminine dans *Une Valse* de Lynda Chouiten entre Dérèglement intime et déraison sociale

Female madness in *Une Valse* of Lynda Chouiten Between Intimate Disorder and Social Unreason

AOUNALLAH Soumia*

Université Ibn Khaldoun Tiaret

soumia.aounallah@univ_tiaret.dz

¹Laboratoire LDNCDASE, Université Ibn Khaldoun de Tiaret. **ORCID iD: 0000-0002-0439-1681**

Date de réception: 31/03/2026	Date de révision: 08/05/2026	Date d'acceptation: 10/06/2026
-------------------------------	------------------------------	--------------------------------

Résumé :

Ecrire la folie permet à la littérature d'explorer le réel via la marge, de questionner les normes à travers les écarts et d'approcher le logique par l'irrationnel. La folie comme dérive, offre au discours littéraire l'occasion de fouler un champ où la censure ne vient pas délimiter, au nom de la raison, les frontières du dire. En tant que motif littéraire, elle peut ainsi se transformer en prétexte pour dire l'indicible, libérer la parole et prononcer l'interdit. Nous nous intéressons dans la présente contribution à l'instrumentalisation poétique de la folie dans *Une Valse* de Lynda Chouiten pour explorer le pouvoir subversif qu'elle confère à l'écriture.

Mots-clés :

Folie, femme, roman, subversion, résistance.

Abstract:

Writing about madness allows literature to explore reality via the margin, to question norms through deviations and to approach the logical through the irrational. Madness as a drift offers literary discourse the opportunity to tread a terrain where censorship, in the name of reason, does not demarcate the boundaries of speech. As a literary motif, it can thus become a means of expressing the unspeakable, liberating speech, and articulating the forbidden. In this contribution, we examine the poetic instrumentalization of madness in *Une Valse* by Lynda Chouiten in order to explore the subversive power it confers upon writing.

Keywords:

Madness, woman, novel, subversion, resistance.

*Auteur correspondant :

1. INTRODUCTION

La littérature s'est de tout temps penchée sur les abysses de la psyché humaine pour comprendre ses fluctuations, ses excès et ses débordements. La folie comme ultime culmination de l'agitation de l'être est l'un des motifs littéraires ayant toujours fasciné les écrivains. Qu'elle soit puisée dans leur propre expérience de démence, inspirée de leur entourage ou simple fruit de leur imagination, elle n'a cessé d'alimenter leur réflexion sur les limites que trace la raison pour l'admissible et l'approuvable. Dans les fictions contemporaines, la folie n'est plus l'apanage des hommes ; des femmes se saisissent à leur tour de ce mal pour dire l'expérience de la démence à travers un regard féminin. Nous nous intéressons dans la présente contribution à l'inscription de ce motif dans la littérature féminine algérienne à travers l'analyse du roman *Une Valse* de Lynda Chouiten. Notre objectif consiste à démontrer que la folie dans ce texte cesse d'être une simple question référentielle renvoyant à un état pathologique pour se transformer en prétexte narratif pour dire l'indicible. Plus qu'un état de souffrance individuelle, elle serait la traduction d'un syndrome de dysfonctionnement social général contre lequel lutte l'écrivaine. Nous verrons à travers l'analyse de son instrumentalisation poétique, comment la folie investit l'écriture d'un pouvoir de subversion, transformant le texte d'un simple asile abritant des personnages névrosés, en un foyer de lutte et de résistance contre des structures sociales aliénantes.

Pour explorer et interpréter les significations profondes de la folie dans notre corpus, nous nous appuyons sur les travaux de Michel Foucault qui ont le mérite de s'attarder sur les différents types de discours tenus sur la folie. Notre analyse adoptera une approche sociocritique susceptible de mettre en évidence les tensions entre les formes esthétiques de la déraison et les structures sociales qui les déterminent.

Nous commençons par explorer la notion de folie afin d'en délimiter les contours et préciser l'acception qu'elle prend dans cette recherche. Nous abordons ensuite les rapports établis entre cet état d'anormalité et la féminité dans l'imaginaire collectif, pour arriver enfin à sa configuration textuelle dans le corpus étudié.

2. La notion de folie

Loin de renvoyer à une réalité univoque, la folie est une notion complexe se situant au carrefour de plusieurs champs épistémiques : philosophie, médecine, sociologie, psychologie... Ses acceptions diffèrent selon l'angle à partir duquel elle est abordée. D'un point de vue biologique, elle est vue comme une altération des fonctions neurologiques due à des raisons physiopathologiques cliniquement observables. Dans une perspective psychologique/psychanalytique, elle est perçue comme un dysfonctionnement interne et profond de l'appareil psychique. Pour les sciences sociales, la folie exprime la rupture d'un individu et son écart par rapport aux normes communautaires. La philosophie la considère quant à elle comme synonyme d'absence et négation de rationalité « la folie est l'autre de la raison » (Universalis, 2025). Elle offre par conséquent, une option pour remettre en cause une pensée établie, révélant les limites de sa rationalité.

Il paraît qu'indépendamment du champ à partir duquel elle est observée, la folie exprime toujours une déviation par rapport à une normalité institutionnalisée, selon des mécanismes de pouvoir de différentes natures « Dérive physiologique (dégénérescence), dérive psychologique (aberration) [...] dérive statutaire (errance marginalité), dérive morale et éthique (déchéance), et dérive langagière. » (Yelles-Chaouch, 1989)

Dans notre étude, la folie n'est pas envisagée dans son sens médical mais dans son sens culturel. Foucault la conçoit comme une construction historique liée aux mécanismes d'exclusion et de contrôle social. Selon ce théoricien, la folie révèle davantage le fonctionnement de la société qui la désigne que la nature objective d'un trouble mental « La folie, telle qu'on la conçoit aujourd'hui, n'existe pas en soi ; elle est le produit d'un regard, d'une séparation, d'un découpage instauré à un moment donné par une société. » (Foucault, 1972:93) Ce n'est donc pas une disposition individuelle mais une conséquence d'une inadéquation entre l'identité individuelle et les codes sociaux « Là où le psychiatre n'existe pas, la folie n'est pas une maladie, elle est une déviance par rapport à la norme sociale. » (Jaccard, 2015 :25) Cette conception est reprise par beaucoup de chercheurs qui s'accordent à dire que les conditions de l'avènement du trouble se trouvent au niveau du référent social.

3. Esthétisation de la folie dans *Une Valse* de Lynda Chouiten

Le malade mental est, comme précédemment évoqué dans la pensée foucauldienne, celui qui se trouve dans un état de non-conformité avec les règles et les codes de sa société, ce qui le fait déchoir de son statut d'être normal et le condamne à la marginalité et à l'exclusion. Ce bannissement est encore plus prononcé quand il s'agit d'un sujet féminin considéré comme un être inférieur dans une société comme celle du Maghreb.

En écrivant sur la folie féminine, Chouitenchoisit d'enfreindre cette règle de mise à l'écart pour redonner place à la malade mentale. Celle-ci n'est pas reléguée en marge, mais bien au contraire, elle est au cœur de l'intrigue comme un centre gravitationnel autour duquel tournent tous les autres éléments de la fiction. Le récit relate les tourments de Chahira, protagoniste aux prises avec la démence qui prend la forme d'hallucinations. Des fantômes malveillants -hommes dépravés d'âge différent et idiots écervelés appelées *merkouchettes*-transforment son quotidien en un enfer. Des attouchements pervers suivis de rires démoniaques, des viols collectifs à répétition et toutes sortes de sévices sont infligés à cette jeune femme de trente-neuf ans. Son état mental se dégrade progressivement sous l'effet de ces hallucinations auxquelles s'ajoute l'hostilité de son milieu familial.

Nous remarquons qu'au niveau narratif, la décrédibilisation qui accompagne souvent le malade mental ne s'opère pas dans ce texte. Selon Foucault, le trouble mental fait perdre à l'aliéné son statut de locuteur fiable. Il amène une destitution discursive c'est-à-dire une confiscation de l'expression par laquelle la parole de l'aliéné devient non-recevable : « Le fou est celui dont le discours ne peut circuler que comme celui de la folie ; c'est-à-dire qu'il est emprisonné dans une structure de discours qui le dévalue d'avance. » (Foucault, 1990). Il est « *celui dont la parole ne pouvait être entendue que comme non-parole.* » (Foucault, 1972 :179)

Dans *Une Valse*, la disqualification discursive de l'aliéné n'est pas observée. Bien au contraire, au lieu d'être reléguée aux marges, la parole de Chahira s'affirme et se déploie tout au long du texte pour exprimer les émotions, la souffrance et les pensées les plus intimes de ce personnage. Le texte exerce certes une sorte de tutelle narrative en privant Chahira du statut du locuteur direct, préférant le « elle » au « je », mais la focalisation interne additionnée à la polyphonie permet au lecteur d'accéder facilement aux propos

et réflexions du personnage, d'entendre sa voix, de comprendre ses pensées et de suivre ses analyses.

En effet, dans *Une Valse* le « je » énonciatif se fracasse en plusieurs instances et peuple ainsi la fiction d'une pluralité de voix qui le traversent et le fissurent : voix directes (intérieures comme celles de Chahira et des fantômes qui l'habitent, extérieures comme celles des autres personnages) ou indirectes comme celles du dit social, politique, culturel, historique... L'espace textuel devient à l'image de l'espace mental tourmenté, une caverne d'échos où résonnent des voix multiples. Ce foisonnement phonique traduit l'éclatement psychique et la fragmentation de l'esprit de Chahira. Mais exprime aussi cette volonté de reconquérir la parole pour libérer l'aliénée de son confinement discursif afin de le subjectiver.

Un autre attribut inattendu s'ajoute à cet effort de subjectivation: l'extravagance qui caractérise souvent les mots et gestes du névrosé disparaît au profit d'une extrême régularité, et d'une profonde lucidité. En effet, dans la plupart des récits de folie, la pathologie « est systématisée par l'abandon des principes logiques et syntaxiques qui transforment la déraison en dérision esthétique marquée par la déconstruction et le dysfonctionnement de l'énoncé et de l'énonciation. » (Ait Alloula, 2017) Foucault évoque une logique interne au fonctionnement du discours aliéné qui « consiste à soumettre une parole, apparemment conforme au code reconnu, à un autre code dont la clef est donnée dans cette parole même; de sorte que celle-ci est dédoublée à l'intérieur de soi. » (Foucault, 2001 :440). Ce dédoublement du langage dans le cas d'une expérience limite comme la folie fait en sorte « d'arracher le sujet à lui-même, de faire en sorte qu'il ne soit plus le même ou qu'il soit porté à son anéantissement ou à sa dissolution. C'est une entreprise de désubjectivation » (Foucault, 1994 :43)

A cette désubjectivation discursive, Chouiten oppose un choix scriptural octroyant aux dires de la malade le statut d'une parole digne. Effectivement, dans *Une Valse* la démence ne s'exprime pas à travers un désordre linguistique et une parole désarticulée syntaxiquement. L'héroïne ne tient pas un discours désagrégé, incohérent et en rupture avec la logique mais produit au contraire, un discours sensé et réfléchi. Cet équilibre accrédite sa parole et lui donne une bonne dose de fiabilité. Par conséquent, le poids négationnel « que la raison exerce sur la non-raison pour lui arracher sa vérité de

folie » (Foucault, 1994 : 159) se dissipe pour laisser place à une vision qui appréhende la folie comme une « modalité d'accès à une représentation et à une expérience singulières de la réalité. » (Mautaud, 2022). La folie se transforme en une expérience de vérité définie par son étrangeté, et le fou se manifeste comme son détenteur privilégié.

Chahira devient ainsi une forme de conscience porteuse de nouvelles vérités « Qui êtes-vous[...] pour décréter que ma vérité n'est pas la Vérité ? » (Chouiten, 2019 : 153). La romancière va même plus loin dans la rationalisation de la démence de son personnage en faisant planer le doute sur la vraie nature de son trouble. Plusieurs éléments textuels font vaciller l'hypothèse de son déséquilibre mental. Sa folie n'est pas déclarée comme maladie, mais désignée dans le texte par l'euphémisme « Problème » et les symptômes dont elle souffre ne sont pas ceux d'une psychose comme le prétend son psychiatre :

Olanzapine était pour ceux qui s'imaginaient des choses ; mais elle ne s'imaginait pas, elle. La psychose, ce mot Ô combien effrayant, ne convenait pas à sa condition. Car enfin, elle s'est documentée sur les psychotiques. Elle savait qu'ils se déconnectaient du réel, que leur pensée était hachurée, irrationnelle. Était-elle déconnectée du réel, elle ? Ne vaquait-elle pas normalement à peu près à ses occupations ? Manquait-elle de logique ou de lucidité ? Non, elle n'était clairement pas malade. (Chouiten, 2019 : 63)

Ce « Problème » est même haussé au rang d'une marque spirituelle de sainteté. Dans le chapitre XXI, Chahira est en transe et reçoit des illuminations sous forme de vers poétiques « Et si c'était le sens de toute sa maladie ? Une épreuve de Dieu qui s'achevait sur la révélation de sa sainteté ? Oui, elle était certainement l'élue de Dieu ! Une sainte, ou peut être une prophétesse. » (Chouiten, 2019 : 125) Un peu plus loin, la protagoniste se rappelle du souvenir de Lalla Aicha la « mrabtiya » et comment tout le monde écoutait sa « parole révélée, porteuse d'une sagesse et d'un savoir divin. » (Chouiten, 2019 : 152) et s'inclinait devant sa « divine folie » (Chouiten, 2019 : 152). La parole de Chahira acquiert ainsi une nouvelle dimension, celle de la sagesse. Une sagesse que confirme l'ensemble de connaissances (philosophiques, littéraires, historiques et même psychologiques) possédées par cette simple couturière évincée très tôt de l'école et dont elle fait étalage à plusieurs endroits du texte.

En somme, la folie de Chahira n'est pas celle de la perte de repères, de l'ébranlement des facultés de la pensée et de la déconnexion avec la réalité. Elle est plutôt une folie

raisonnable qui permet de remettre en cause la raison collective. La rupture psychique du personnage n'est en réalité que le reflet d'un mal plus profond. Elle est la manifestation d'un dysfonctionnement social qui accule le sujet à la déviance. On comprend rapidement que l'on devient fou dans ce texte, pour s'opposer à une société devenue rationnellement folle. Mouralis a déjà montré dans ses recherches que « la folie se lit comme « une métaphore du dysfonctionnement des sociétés africaines [...] » (Mouralis, 1993 : 13)

Il devient intéressant d'interroger ce discours que tient la folie sur la raison et de voir comment elle fait éclater les limites de cette dernière, pour ébranler ses fondements organisationnels séculaires. Le fou comme l'affirme Jaccard « [...] nous rappelle que quelque chose ne va pas dans la rationalité dominante, que derrière la façade se cache une autre réalité ; implicitement, il conteste nos certitudes et dit des choses inopportunes et scandaleuses que nous ne voulons pas écouter. » (Jaccard, 2015 : 07)

4. La folie féminine comme autopsie de la déraison collective

Dans *Une Valse* on découvre au fil de la narration et de manière progressive, une société algérienne sclérosée, figée dans ses croyances et fonctionnant selon les dictats de la sacro-sainte tradition. « Tradition » -ce mot ô combien honni par Chahira- se répète dans le roman au point d'acquérir une dimension obsessionnelle « [...] où qu'on allât dans ce maudit pays, tout le monde ne jurait que par la Tradition. Une tradition mortifère. » (Chouiten, 2019 : 114). Il résume l'ensemble des conventions structurant la société où vit la protagoniste. Des conventions renvoyant parfois à des préceptes désuets, mais toujours en vigueur comme ceux qui condamnent la femme à rester prisonnière de son rôle social (fille → épouse → mère). Chahira sort de ce schéma et aspire à un modèle de vie différent et c'est dans cette transgression que va germer sa folie : « Elle savait que ce qu'on nommait folie n'était que l'appel altier de la liberté célébrant le triomphe du Moi et riant à gorge déployée des pitoyables conventions, qu'elle écrase de sa superbe. » (Chouiten, 2019 : 79)

Cette aspiration à une vie différente et meilleure est entravée. Tout le monde, à commencer par sa mère, n'approuve pas le statut de célibataire que Chahira choisit de garder alors qu'elle approche la quarantaine. Cette réfractaire entend le discours que l'on tient à son égard et interprète le regard des autres, la jugeant de la tête au pied et la considérant comme une simple ratée. Elle comprend qu'elle ne peut compter sur sa seule

identité féminine pour se définir. Elle a besoin d'un homme pour se réaliser socialement mais elle rejette cette institution du mariage qui avilit la femme. Elle rêve d'amour et surtout de célébrité, tout comme son nom l'indique, Chahira : la célèbre. Elle veut « Briller, être adulée, et goûter à tous les excès et à tous les dangers, avant de disparaître à la fleur de l'âge, sans avoir rien perdu de sa superbe. » (Chouiten, 2019 :73) Ses idéaux à elle, ne sont pas ces femmes idiotes pour qui « la vertu était d'être battue sans sourciller. » (Chouiten, 2019 :80), mais plutôt des femmes d'exception qui ont su se démarquer par leur différence : la célèbre chanteuse syrienne Ismahane, l'impératrice autrichienne Sissi, ou encore la romancière anglaise Virginia Wolf.

Mais pour suivre le modèle de ces vedettes, Chahira a besoin d'être libre. Elle entreprend alors la recherche d'un appartement, se concentre sur son concours international de stylisme et projette de suivre une formation à cet effet, mais elle est vite rattrapée par la désapprobation sociale. Tout son entourage, y compris la douce *Khalti Nouara*, n'approuve pas son indépendance : Une femme ne vit pas seule et le plafond de ses espérances ne doit pas excéder le niveau des attentes sociales. Le poids des reproches, aggravé par la disparition tragique de *Ammi Ammar*, son ami et confident, font empirer l'état de sa santé mentale « Les autres c'était bel et bien l'Enfer » (Chouiten, 2019 :22)

Accablée et sans aucune assistance, Chahira riposte via la dérision, à la manière du personnage Will Hunting incarné par Robin Williams, et tourne en ridicule ce système social qui écrase tout individu s'opposant à son fonctionnement morbide. L'ironie est un procédé utilisé à maintes reprises dans le texte pour exprimer l'exaspération et la déception du personnage. Le recours à l'ironie a un effet significatif parce qu'il permet d'inverser les rôles habituels : ce n'est plus la société qui se moque du fou, mais bien le fou qui persifle les manquements et les défaillances de sa société.

Sur le plan esthétique, la folie se traduit dans ce roman par des indices allégoriques renvoyant à l'idée de légèreté. À commencer par le titre « *Une Valse* », faisant référence à cette danse autrichienne où les partenaires doivent faire preuve d'une certaine agilité. Passant par le poème inaugural « *Au bord de ma folie* » où le moi lyrique prend la forme d'une fée ailée et s'arrêtant aux noms de villes entre lesquelles déambule Chahira (Tizi Ntelli, signifiant col de liberté en kabyle, et El Moudja, signifiant vague en arabe, dont le sens est rattaché au mouvement provoqué par les vents maritimes)

pour arriver en fin, à *La Libellule* ; nom donné à la boutique de mercerie de *Ammi Amar* ; le seul espace apaisant pour Chahira.

Le point commun entre ces éléments textuels est l'idée de flottement dans les espaces. Leurs significations fusionnent et se cristallisent en une métaphore aérienne traduisant le désir de Chahira de s'affranchir de la pesanteur du corps. Elle exprime le besoin de se détacher de cette matérialité abaissante qui limite la femme « [...] à trois choix possibles : être une catin, une esclave ou une nonne. » (Chouiten, 2019 : 47)

Chahira porte, en effet, son corps comme un fardeau. Elle se sent mal dans sa peau, mal dans ce corps-cage, dans cette carcasse difforme, abîmée par la prise de l'Olanzapine et les signes de fatigue dus à l'âge. Mais ce déplaisir ressenti envers son enveloppe charnelle est dû à une raison plus profonde et plus grave. Ce corps est impur, souillé dès l'enfance par des attouchements et des palpations malsaines chez l'épicier du coin, sur le chemin de l'école et dans la rue. C'est la mémoire d'une innocence saccagée par des agressions d'adultes sur un corps à peine pubère qui refait surface au cours de la narration. Ces douloureux souvenirs montrent qu'au final c'est la société qui est en réalité malade, détraquée et peuplée de violeurs agissant en toute impunité. Victime d'actes intolérables, la petite fille se mure pourtant dans le silence parce qu'elle est consciente que toute dénonciation finirait par se retourner contre elle. N'est-elle pas femme ? Donc éternelle séductrice, dangereuse, usant de ses charmes pour faire succomber les hommes.

L'histoire de Chahira démasque cette société schizophrène dont l'Être et le Paraître sont en complète disjonction. Une société souffrant de sa propre hypocrisie et de son iniquité, dont la démente finira par éclater au grand jour sous forme d'une guerre civile opposant « des dévots aux yeux fous et aux poils hirsutes à toute une nation éplorée, qui égorgeait jusqu'aux nourrissons pour étancher l'inextinguible soif rouge d'une divinité barbare et sadique, inventée par des pieux démons. » (Chouiten, 2019 : 26). Cette guerre interne met la société face à sa propre misogynie qui a enfanté ces « soldats sanguinaires autoproclamés d'un Dieu qu'ils avaient façonné à leur image -hideux et cruel- et qu'il croyaient pouvoir soudoyer à coup de cadavres démembrés, de femmes éventrées et de bébés brûlés. » (Chouiten, 2019 : 152). Cette société est maintenant victime de ses propres sévices, elle s'engouffre dans un long tunnel noir duquel elle ne sortira qu'après dix ans, meurtrie et défigurée. Chouiten inverse ainsi la donne, ce n'est plus la société qui fait le

procès du fou mais bien le fou qui fait le procès de sa société devenue dangereusement dérangée.

De ce bras de fer l'opposant à sa société, Chahira sort triomphante car vers la fin du texte, elle arrive à se réconcilier avec ses fantômes en les apprivoisant, tandis que son pays continue, quant à lui à s'empêtrer dans ses problèmes. Chahira se libère enfin grâce à sa maladie qui lui permet de rêver alors que son pays reste otage de sa dure réalité cauchemardesque.

Dans l'univers fictionnel de ce roman, raison et déraison n'apparaissent pas comme deux blocs séparés mais comme deux entités communicantes. La Valse du titre évoque sur un autre niveau de signification cette rencontre où raison et folie se font face, s'effleurent, s'entrelacent pour se relâcher à la fin tout en laissant un peu de leur trace chacune sur l'autre « toute folie a sa raison qui la juge et la maîtrise, toute raison a sa folie en laquelle elle trouve sa vérité dérisoire » (Foucault, 1972 : 41)

5. Conclusion

Dans *Une Valse*, Lynda Chouiten déstabilise les conventions connues de l'écriture de la folie où cette dernière s'accompagne soit d'un délire scriptural exprimant la désintégration de l'être, soit d'une rigueur rationnelle rassurante et consolatrice. L'expérience esthétique du dépassement qu'offre ce roman rompt avec les mises en récit traditionnelles du thème de la folie en substituant au discours sur la folie un discours de la folie. C'est la folie féminine qui prend la parole pour exprimer son refus, et sa dénonciation des structures sociales aliénantes. Elle fonctionne textuellement comme une force agissante transformant l'acte d'écrire en un geste chirurgical autopsiant un corps social malade et un inconscient collectif dérégulé.

Par cette écriture fragmentée et poétique, Chouiten met en avant une subjectivité féminine se libérant de l'ordre patriarcal et du langage normatif. Le roman met ainsi en scène une subversion esthétique et idéologique où la folie devient le lieu d'une lucidité critique. *Une Valse* se lit alors comme une quête de réappropriation du soi et de la parole, à la frontière du cri et de la création.

Références bibliographiques

ABENSOUR, Lilliane. 2001. *La tentation psychotique*. Paris, PUF.

AIT ALLOULA, Kahina. 2017. « L'ironie comme figure de la folie dans la littérature maghrébine d'expression française ». Thèse de doctorat. Université de Tizi Ouzou, Algérie. <<https://dspace.ummto.dz/server/api/core/bitstreams/ba00fc73-3f3b-4bb6-946b-36388dea8c2a/content>> consulté le [22/03/2025].

BOZZETTO, Roger. 1998. *Ecrire comme un fou : mémoire d'un névropathe*. Presses Universitaires de Rennes. (Coll. Littérature et interdits).

BRETAND, Marie Andrée. 1979. « Les femmes, la folie et au-delà ». *Revue Santé mentale au Québec*. Vol 4, N°2, 11–24. <<https://www.erudit.org/fr/revues/smq/1979-v4-n2-smq1222/030054ar>> consulté le [07/03/2025].

CLOSSON, Marianna et TRANIE Ghislain. 2022. « Avant-propos. Pour une histoire genrée de la folie à l'époque moderne » dans *Femme et Folie sous l'Ancien Régime*, Classiques Garnier, (Coll Masculin/féminin dans l'Europe moderne).

DOUIDER, Samira. 2012. Deux mythes féminins du Maghreb : la Kahina et Aïcha Kandicha . *Revue Recherches et travaux, Pouvoir du mythe dans les littératures francophones du Maghreb et du Machrek* . N°81. 75-81. <https://journals.openedition.org/rechtrav/547?lang=de> consulté le [13/11/2024].

DOUKI DEDIEU, Saida. 2011. *Les femmes et la discrimination : dépression, religion, société*. Paris, Odile Jacob.

FOUCAULT, Michel. 1972. *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris. Gallimard.

FOUCAULT, Michel. 1990. « La vérité et les formes juridiques ». Revue Chimères revue de schizoanalyses. Vol3. N°10, 08-28 <https://www.persee.fr/doc/chime_0986-6035_1990_num_10_1_1729>consulté le [11/01/2025]

FOUCAULT, Michel. 1994. Dits et Ecrits Tome IV, Paris, Gallimard.

FOUCAULT, Michel, [2001]. *Dits et Ecrits*. Tome I, Paris, Gallimard.

JACCARD, Roland. 2015. *La folie*. Que sais-je, Paris. PUF.

MOTAUD, Baptiste. 2022. « Les épreuves de la folie. Exploration et expérimentation des vies humaines ». Revue Terrain de sciences humaines et anthropologie. N°76, 4-23. <<https://journals.openedition.org/terrain/23039>>consulté le [12/01/2025].

MOUSSA- CHAMARI, Imen et BRODZIAK Sylvie. 2023. *Genre et émancipation des femmes dans la fiction maghrébine contemporaine*. Paris. Le Manuscrit.

RIPPA, Yannik. 1986. « La ronde des folles femmes folie et enfermement aux XIX siècle (1838-1870) » Paris, Aubier.

UNIVERSALIS. Encyclopédie numérique. « Folie histoire du concept » : <<https://www.universalis.fr/encyclopedie/folie-histoire-du-concept/>> consulté le [15/11/2024].

YELLES-CHAOUCH, Mourad. 1989. « Délire, désire, dissidences. Image de la folie dans la tradition orale maghrébine ». Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée. N°51, 32-46. <<https://www.persee.fr/authority/207569>>consulté le [10/11/2024].